CAHIERS DU CINEMA
9 PASSAGE DE LA BOULE-BLANCHE
75012 PARIS - 01 53 44 75 75

SEPT 14
Mensuel
OJD : 16885

Surface approx. (cm²) : 1599
N° de page : 6-9

P'TIT QUINQUIN

Tous droits réservés à l'éditeur

CAHIERS DU CINEMA
9 PASSAGE DE LA BOULE-BLANCHE
75012 PARIS - 01 53 44 75 75

SEPT 14
Mensuel
OJD : 16885

Surface approx. (cm²) : 1599
N° de page : 6-9

ÉVÉNEMENT

P'tit Quinquin de Bruno Dumont

C'est quoi c'bordel ?!

par Vincent Malausa et Jean-Philippe Tessé

« *C'est quoi c'bordel ?!* » Telle est, invariablement, la question que pose le commandant de gendarmerie Roger Van der Weyden de Boulogne-sur-Mer, tandis qu'il mène l'enquête, arpentant les plages à marée basse et les cours de ferme boueuses de la Côte d'Opale à la recherche du Mal, d'un « exterminateur » qui tue et fourre les morceaux de ses victimes dans des vaches folles dont on retrouve les cadavres gonflés dans un bunker ou au bord de la mer. C'est ce « bordel » qu'il faudra identifier dans cette série télévisée signée Bruno Dumont, qui s'offre une explosive embardée du côté de la comédie. *P'tit Quinquin* ne saurait dialoguer qu'avec *Twin Peaks* en termes de drôlerie et d'horreur, de radicale étrangeté, fonctionnant comme une sorte de déversoir comique à l'œuvre présumée si grave de son auteur. Les feux du burlesque et de la mystique marchent avec lui, Dumont n'aborde pas la comédie du bout des doigts, mais comme un déluge qui se produirait sur son propre territoire : ce sont bien ses paysages et ses motifs (l'enquête de *L'Humanité*, la chasse à l'étranger de *La Vie de Jésus*, le détour – peut-être pas le plus heureux – par la question de l'islamisme de *Hadewych*, les vents, les brouillards de *Flandres* et *Hors Satan*, etc.), c'est bien son cinéma, mais comme détraqué par des personnages et des aberrations (regards-caméra, fous rires, prises ratées mais gardées…) qui viendraient s'y cogner par surprise et produire une déflagration comme il en arrive très rarement.

On ne peut tenter de décrire ce « bordel » sans évoquer d'abord les protagonistes de cet affolant *whodunit*, à commencer par Van der Weyden, hurluberlu surgi d'on ne sait où, à la présence complètement flottante, à la démarche de pantin fou (jambes tendues de militaire en parade, doigts écartés au bout d'une paire de bras rigides de vieux robot), le visage balayé de tics et de convulsions (joues gonflées d'où s'échappe en marmonnements la voix de Jacques Balutin, pupilles folles comme aspergées de gaz lacrymogène) – que des dérèglements qui font de lui moins un corps qu'un amas de mimiques incohérentes et disloquées tenant plus ou moins debout en une molle et permanente ébullition. Flanqué de son adjoint, le lieutenant Carpentier, caisse de résonance au bourdonnement existentiel qui semble le transir à chaque instant, il enquête sans jamais que l'on sache si cette boule d'étrangeté burlesque a la moindre compétence, ou bien s'il est un génie évoluant en orbite autour de l'humanité raisonnante. Observés par une bande de moutards à vélo emmenée par P'tit Quinquin, les enquêteurs traversent une sorte de monde parallèle violemment farfelu, peuplé de personnages semblant absents à eux-mêmes, coincés dans des logiques absurdes ou dans un état second, proche du vertige et de la dislocation.

Dès le premier épisode, Dumont fonce tête baissée dans une avalanche de scènes hilarantes, avec comme point d'orgue celle de l'enterrement de la première victime, qui compresse en quelques minutes toute la folie de la série : génie du casting, avec ces deux invraisemblables curés pris de fou rire, génie du running gag (la chanson pop de l'ado rêvant de *Star Academy*, qui revient à tout bout de champ), et aussi une effronterie qui semble pousser Dumont à entasser un maximum d'anomalies, comme cette assemblée de majorettes au milieu desquelles prend place l'air de rien un type affublé d'une cagoule d'assassin. Il y a dans cette scène une outrance qui s'infuse partout dans la série et la contamine de sa gratuité – en témoignera plus tard la séquence mythique de « Ch'tiderman », où le petit voisin en pyjama, slip et cagoule, déboule dans le récit pour rien, sinon pour attester d'un geste extraordinaire ce que ce petit monde recèle de mystère. Mais l'irrésistible comique déployé ici est mitoyen d'un orage tragique qui fait la déraisonnable grandeur de *P'tit Quinquin*. Car il faut malgré tout prendre au sérieux l'enquête des gendarmes, et leurs grandiloquentes exclamations : « *On est au cœur du Mal ! On est dans la zone du démon ! Le diable rôde !* » Le « bordel » que cherche à déchiffrer le commandant, c'est donc cette série de meurtres barbares, mais surtout et plus profondément le chaos où le Mal s'est infiltré tel un gaz invisible et puant, et à quoi se mêle sa silhouette démantibulée et sans assise. Comme ce chaos se révèle dans les aberrations de cette humanité titubante, il faut avoir les yeux en face des trous pour démêler cette pelote de grotesque et de terrible – c'est peut-être ce qu'essaie de faire le commandant en tourneboulant les siens.

Le détraquement outrancier des gestes et des attitudes nous porte aux confins de l'étrange et du comique : tout le monde fait n'importe quoi ici (le pépé qui met le couvert en lançant verres et assiettes sur la table, les curés qui bafouillent des prières qu'ils connaissent à peine ou qui se tordent les mains en une chorégraphie maboule, le vétérinaire inaudible, les deux flics qui se mettent à courir sans raison, le lieutenant qui roule sur deux roues, etc.), et cette défaillance de tous fait qu'on se demande comment ce monde tient debout. C'est que *P'tit Quinquin* semble baigner dans un état d'ébriété continuelle. Une ébriété sans origine, presque ontologique, d'autant plus saisissante que la question de l'alcool est soigneusement éludée. À deux reprises, Van der Weyden précise qu'il ne boit jamais : c'est quasiment un gag en soi tant le personnage est peut-être celui qui, avec les deux prêtres hilares, porte le plus ostensiblement les stigmates de cette ivresse sans fond. Son visage spongieux, son regard bulleux, son esprit embrumé (on le surnomme « le Brouillard »),

Tous droits réservés à l'éditeur

CAHIERS DU CINEMA
9 PASSAGE DE LA BOULE-BLANCHE
75012 PARIS - 01 53 44 75 75

SEPT 14
Mensuel
OJD : 16885

Surface approx. (cm²) : 1599
N° de page : 6-9

sa gestuelle aléatoire restent pourtant dans le champ d'une forme d'entêtement mécanique – lorsqu'il marche à grandes enjambées volontaires tel un géomètre lunaire comptant ses pas sur un sol mouvant – plutôt que dans celui de la tare ou de l'aberration qui caractérise la plupart des autres personnages. Au-delà de ses réflexions de petit fonctionnaire (« *Les analyses, c'est la règle !* »), il y a une part d'accablement métaphysique dans l'état de mélasse et de barbouille du commandant – on le sent parfois sur le point de vomir brusquement l'horreur absorbée au cours de l'enquête avec ses hoquets muets – qui dit à la fois la malédiction des lieux (« *L'enfer, c'est ici, Carpentier !* »), la difficulté à rassembler les signes d'un univers décomposé (les indices ressemblent à un Cluedo surréaliste : membres humains, vaches carnivores, tête en vadrouille...) et l'immense édifice de souffrance existentielle pesant sur ce petit cosmos pris de hideux remous.

Fermement mû par la croyance en sa mission de gendarme (« *Sans nous, ce serait l'bordel !* ») et en la nature réparatrice de celle-ci (il ne cesse de marmonner « *gendarmerie nationale, donc, euh, bon...* » comme un énoncé performatif capable de ramener de l'ordre dans le chaos), Van der Weyden résiste tant bien que mal au vertige et au déséquilibre qui menacent d'effondrement tout ce qui l'entoure – à l'image de ce plan saisissant où on le découvre pour la première fois dans une mer de blé rendue folle par le souffle des pales d'un hélicoptère, peu de temps avant de choir lui-même, emporté par la maladresse de Carpentier. L'étourdissement est la principale force qui anime le monde ivre de *P'tit Quinquin*, où l'on déambule comme en une épaisse nuit blanche (l'une des rares séquences nocturnes est une nuit américaine d'un bleu et d'une pâleur irréels). Cet univers sans haut ni bas, où « *le diable nous regarde de la-haut* », ne semble tenir que par l'immanence des grands espaces et du ciel blanc assommant qui s'offrent comme uniques points d'horizon à l'intrigue. Le lent écoulement du format de la série, l'avancée plate et souffreteuse de l'enquête renvoient à l'horizontalité morne des champs de patates, des pentes d'herbes folles et de la mer grise qui délimite les plus beaux plans du film, ceux où se mesure une sorte de bout du monde si caractéristique de l'œuvre de Dumont – un point limite qui fait réaliser à Carpentier, face à l'océan, l'étendue et la profondeur du Mal auquel les deux *buddies* sont confrontés et que viennent scander des images d'une indicible épouvante (l'anus ensanglanté d'une vache, une tête posée sur une bouse ou ce cadavre de femme nue retrouvé à marée basse qui ressemble à une sirène vidée de son sang).

« *Il me faut la tête !* » ne cesse de marteler Van der Weyden après la découverte du premier cadavre morcelé. La phrase résonne comme une injonction à lui-même (ne surtout pas perdre la sienne, trônant au-dessus de son corps menacé de dislocation) mais dénote plus sûrement encore ce monde décapité, rendu à l'abstraction, littéralement « sans queue ni tête », dans lequel lui-même progresse à la manière d'une caricature de rationalité. Comme en proie à la berlue, ses yeux avalent les plus effroyables visions mais le cerveau ne suit pas (il est en cela le « voyant » mais aussi l'éponge du récit), et cet effet de latence témoigne avec une force imparable de l'ampleur sourde du désastre qui grignote peu à peu cette terre endormie dans ses certitudes, ses idiotismes et sa perpétuelle gueule de bois. L'humanité sonnée de *P'tit Quinquin* (à l'image du sacristain rendu groggy par les autos-tamponneuses) trouve dans un autre personnage, celui de Dany, l'antithèse absolue du bon bougre raisonnant incarné par Van der Weyden. Dany, l'oncle de P'tit Quinquin, est un attardé qui affirme le plus puissamment la dimension insensée et grandiose du film, d'autant qu'il se révèle peu à peu un improbable suspect de l'affaire. Niché dans l'angle mort de l'enquête, figure d'altérité totale, trou noir d'idiotie, il surgit tour à tour l'œil bleu et fixe, muet et immobile (dans la scène d'interrogatoire, où seuls ses doigts tremblent de frénésie) ou tournoyant sur lui-même comme une espèce de derviche grotesque lorsqu'il débarque dans la cour de la ferme tel un diable sorti de sa boîte. La tête renversée, tournée vers le ciel hagard, ses rondes folles avortées en lourdes chutes, il apparaît comme une créature hantée et mystique, presque dansante, sorte de démon innocent qui se laisse littéralement aspirer dans le gouffre de néant qui vibrionne alentour. Entre la pantomime étranglée mais volontaire de Van der Weyden et celle, hallucinée et ouverte sur le vide, de Dany, une espèce de cycle saturnien se dessine, le Mal frappant comme une force aveugle et démesurée, renvoyant chacun vers un même horizon de sidération et d'anéantissement.

La question du regard – celui des personnages autant que celui porté par Dumont sur ce petit monde frappé de vertige – est essentielle car elle permet de mesurer l'absence totale d'ironie et de mépris dont fait preuve la série. La force comique exceptionnelle de *P'tit Quinquin* n'est à aucun moment tournée contre ses personnages (qui tous jouent littéralement le jeu, jusqu'à faire dérailler les scènes), elle révèle au contraire une empathie et une pudeur que souligne la dimension enfantine de cette enquête ouverte sur deux dimensions parallèles : d'un côté le monde évaporé des adultes, rendus impuissants face à l'horreur qui les accable ; de l'autre celui des gosses, qui transforme *P'tit Quinquin* en récit d'exploration charriant l'imaginaire des enquêtes miniatures de la Bibliothèque verte (suivre un hélicoptère en bicross, s'aventurer dans des blockhaus sordides, découvrir des passages secrets...). La chronique malicieuse sur l'enfance en milieu rural est saisie avec beaucoup de douceur par Dumont, qui fait des scènes champêtres de bande ou des instants où Quinquin s'évade avec sa petite amoureuse la niche secrète de sa mise en scène. Les enfants, en particulier le couple formé par Quinquin et sa voisine Ève, sont les rares figures entières de la série et opposent leur vitalité solide et leur regard impitoyable à la défaillance et aux titubations des adultes, bien que les physionomies (la bouche tordue de Quinquin, les yeux rentrés et profonds d'Ève) y soient encore, tout comme leurs étranges manières d'amoureux (ils se donnent du « mon amour » et se prennent dans les bras comme des adultes), l'indice d'un dérèglement qui aurait contaminé jusqu'à ces innocents gamins en vacances scolaires. Davantage que ses tours pendables laissant affleurer une noire méchanceté (il lance des pétards partout, martyrise le sacristain et pourchasse avec ses copains les deux malheureux enfants d'immigrés du village), les nombreux plans sur Quinquin fixant un point aveugle dans le contrechamp signalent qu'il prend peut-être sa part dans ce Mal radical qui se tortille sous terre, et que la série mine de rien va finir par circonscrire.

Le ralentissement formel du dernier épisode, où le commandant semble freiner de lui-même l'emballement du récit par la longueur et l'intensité de ses regards sur les lieux et les choses, indique en effet que son enquête aboutit enfin. Arrivé près du but, cette cour de ferme où tout le ramène, il regarde de plus en plus intensément le paysage, tâte la croupe d'un cheval de trait,

Tous droits réservés à l'éditeur

CAHIERS DU CINEMA
9 PASSAGE DE LA BOULE-BLANCHE
75012 PARIS - 01 53 44 75 75

SEPT 14
Mensuel
OJD : 16885

Surface approx. (cm²) : 1599
N° de page : 6-9

la compare au cadavre nu d'une victime de l'« exterminateur », a une « *femme à poil* », a un tableau de Rubens (lui, l'homonyme d'un peintre flamand), porte la main à son cœur, renifle la terre (« *Ça sent bon la terre, ici elle est aigre* ») il s'émeut des choses, et semble alors apte à faire corps avec ce chaos infernal, le toucher du doigt, mais sans avoir le courage de s'y brûler tout à fait Sans délaisser ses manières de robot mou et inconséquent, ce frôlement avec le maléfice est la véritable conclusion de son enquête La réponse à la question « c'est quoi, c'bordel ? » (autrement dit « qui est l'exterminateur ? ») n'est pas personnifiée dans un coupable, mais la réponse existe, c'est une vraie résolution – la réponse est un mystère Ce mystère, c'est le démon, l'enfer, le diable, comme on voudra Une présence qui est là, partout mais invisible, comme la mort à Tchernobyl Une présence qui enivre et fait vaciller Un plan nous la laisse entrevoir, à la toute fin de la série, dans une scène qui, par la puissance suffocante du montage et soulevée par une cantate de Bach, constitue assurément un sommet dans l'œuvre de Dumont Après que le regard éberlué du commandant, dans un bouillonnement perpétuel, s'est éteint dans celui, dur et froid, du démon Dany, et que les contraires se sont ainsi neutralisées dans un abîme, les deux flics quittent les lieux en pressant le pas et trois plans s'enchaînent, l'un sur Dany, l'autre sur Quinquin, et entre les deux, en deux prodigieux raccords regard, un même contrechamp un joli bout de campagne où souffle un vent léger, un paysage déserté par toute humanité (et par les deux flics qu'un faux raccord a fait déguerpir), mais aussi une fenêtre ouverte sur un gouffre toxique au-dessus duquel on ne peut guère s'approcher davantage que les quelques secondes que dure le plan sans être pris à son tour du vertige qui assomme les gens du lieu

L'hilarité pétaradante qui secoue en mille endroits la série ne fournit pas vraiment un contrepoint extrême qui viendrait annuler la radicalité du désespoir vers quoi se portent les éléments de la mise en scène et du récit Dans le chemin qui mène du burlesque le plus échevelé à la caresse infâme du Mal envisagé comme une puissance abstraite et mystique, *P'tit Quinquin* dessine plutôt une géométrie inconcevable, un édifice intenable où explosent et s'anéantissent les forces contraires à l'œuvre dans chaque personnage (innocence et horreur du démon, brume et lucidité de l'enquêteur, etc) Le côtoiement indicible et terrible de l'épouvante et du comique est porté à une incandescence telle qu'il devient monde en soi, pure « zone » aux coordonnées incertaines vers laquelle seul l'improbable Van der Weyden peut nous guider tel un *stalker* Si cet édifice tient malgré tout debout, c'est par la seule force du regard d'un cinéaste qui non seulement réinvente d'un seul coup son cinéma depuis un point, la comédie, où on ne l'attendait absolument pas, mais ouvre aussi par son sens inouï du burlesque une inimaginable perspective à tous les questionnements de son œuvre ■

P'TIT QUINQUIN

France 2014
Réalisation scénario Bruno Dumont
Image Guillaume Deffontaines
Montage Bruno Dumont Basile Belkhiri
Interprétation Bernard Pruvost Philippe Jore Alane Delhaye Lucy Caron Stéphane Boutillier Philippe Peuvion Corentin Carpentier
Production Arte France 3B Productions
Durée 4 × 52 minutes
Diffusion sur Arte les **18 et 25 septembre**

Tous droits réservés à l'éditeur